

## **ST 13 - « Banaliser » un objet socio-historique : Les gauches alternatives dans les années 1968, et leurs devenir**

**Gilles Descloux, Institut d'études politiques, historiques et internationales (IEPHI), Université de Lausanne**

**gilles.descloux@unil.ch**

ENTRE LA CROIX ET LA FAUCILLE. ITINÉRAIRE D'UN MEMBRE DU MOUVEMENT SOCIALISTE-CHRÉTIEN DE SUISSE ROMANDE. [TITRE MODIFIÉ]

### *INTRODUCTION*

En m'intéressant aux groupes socialistes-chrétiens, je pensais étudier un mouvement d'extrême gauche, en marge des Églises, au sein duquel des chrétiens (curés, pasteurs, laïcs) militent en vue d'établir le socialisme en tant qu'accomplissement du « Royaume de Dieu ». En parcourant les productions intellectuelles du mouvement, on remarque que ses dirigeants prône la concordance entre le christianisme et le socialisme, et qu'à ce titre, ils s'opposent à la mise en place du socialisme « par les armes », ainsi qu'au militarisme et au nationalisme « en tant que support important du capitalisme » (Blaser 1999 : 56). Ce mouvement subit une effusion de membres au tournant des années 1950, au point de pratiquement disparaître. Je m'étais d'abord imaginé que ce morcèlement découle d'un discrédit plus général qui touche également les partis communistes européens à l'exception de la France, en partie liée à la baisse de popularité de l'URSS (Winock 1992). Mais en examinant les discours, les journaux et les profils des dirigeants du mouvement des années 1960-1990, j'ai rapidement constaté qu'il s'était aligné sur les positions parlementaires du parti socialiste suisse d'après-guerre. Autrement dit, le discours révolutionnaire, omniprésent dans le mouvement depuis sa fondation au début du XXe siècle, s'assouplit.

Que ce soit à travers le journal ou les interventions de ses dirigeants, les débats tournent essentiellement autour des résultats électoraux, de la partition gouvernementale et de l'espoir de réforme en faveur des ouvriers<sup>1</sup>. A ce titre, le slogan du journal « révolutionnaire parce que chrétien » change en 1975 et devient « socialiste parce que chrétien » (n°21). Par ailleurs, le comité romand qui se compose de six personnes se rassemble autour d'une figure socialiste, Arthur Maret. Président et rédacteur principal du journal (1946-1987), ce membre du parti socialiste fut Conseiller communal (législatif) socialiste à Lausanne (1918-1933 et 1938-1946, président en 1931), puis député au Grand Conseil (1921-1946), syndic de la Lausanne (1934-1937) et enfin premier conseiller d'État socialiste vaudois (1946-1962). Si le mouvement conserve son entité et se revendique d'une généalogie militante prestigieuse, avec ses figures historiques et ses héros, il eut disparu sans sa reprise en main par Arthur Maret. Seule une

---

<sup>1</sup> Une analyse exhaustive du journal n'est pas possible ici. Je renvoie le lecteur aux numéros de l' « Espoir du Monde », les années 1965-1980, à l'interview de son dirigeant, Arthur Maret, par le comité Plan-Fixes (1979), et un mémoire de licence par Jean-François Martin (1976), *Les Socialistes chrétiens de Suisse romande (1910-1976)*

poignée de jeunes étudiants, réunis dans le salon du politicien à la retraite, le maintien à flot. Le journal survit péniblement au gré des articles écrits par son unique représentant en France, Robert Joseph, et en Suisse, Arthur Maret.

L'intérêt d'étudier ce groupe consistait initialement à rencontrer des chrétiens de gauche actifs durant la période mouvementée des années 1960. Or, je compris assez vite que ce mouvement en comptait peu. C'est en effectuant des recherches sur ce groupe que je suis parvenu à rencontrer T., un pasteur à la retraite détenteur d'une imposante carrière militante et abonnée au journal du mouvement. J'ai conduit quatre entretiens de type « parcours de vie » (trois à son domicile, un quatrième dans un café à Lausanne) qui m'ont permis de retracer les étapes de sa carrière militante. Ce que je voudrais montrer ici, à travers une reconstitution de son parcours, ce sont les circonstances, en particulier la montée du mouvement œcuménique, qui l'ont amené à orienter son engagement à « gauche », en tout point similaire aux chrétiens progressistes que l'on trouve dans la littérature. Mais cet engagement à « gauche » ne prend pas la forme d'un engagement politique (i.e. partisan). Il se distingue de l'engagement des socialistes chrétiens et des groupes politiques de la gauche traditionnelle par son refus des dogmes et des programmes politiques.

À travers son passage dans des organisations supraconfessionnelles (groupe étudiants, conseil œcuménique, etc.), je mettrai un accent essentiel sur la façon dont il se sensibilise aux questions de justice sociale à travers l'intériorisation d'une vision éthico-religieuse attentive aux rapports de domination, mais critique envers tout système d'idées rigide et discours dogmatiques. On verra comment il oriente sa carrière militante dans des organisations orientées vers la pratique sociale et la lutte contre des formes de domination structurelle (mouvement de solidarité, défense des Droits de l'Homme, ATTAC, etc.), distinctes des groupes politiques et/ou partisans qui militent en faveur d'une idéologie de remplacement du système capitaliste.

**« Y A DES GRANDES FAMILLES NEUCHÂTELOISES QUI ONT DIT : "ON PAIE PLUS L'IMPÔT ECCLÉSIASTIQUE SI VOUS NE FAITES PAS TAIRE CE PASTEUR TEL QUEL !" »**

T. a 70 ans. Il habite à la Chaux-de-Fonds, ville horlogère caractérisée par son architecture urbaine en damier. Cette ville que Karl Marx surnommait la « ville-manufacture », T. me la fera découvrir de long en large. Son histoire ouvrière marquée par les pérégrinations huguenotes et juives, et puis ses espaces de sociabilité : le Club 44, le café social, la synagogue et quelques églises. Dans le café social à midi où il m'emmène déjeuner à deux reprise, T. ne passe pas inaperçu. Même si la ville est la troisième plus grande de Suisse francophone, plusieurs le reconnaissent sous l'étiquette de l'ancien pasteur du Locle, l'objecteur de conscience, le « pasteur ouvrier », ou encore le député de Solidarité (parti d'extrême gauche, petit frère du POP).

Pasteur à la retraite, T. détient un imposant palmarès militant : Déclaration de Berne, Amnesty International, Magasin du Monde, Service Civil International, Club 44, ATTAC, etc. En 2003, T. fut invité à prêcher dans une paroisse protestante en ville de Neuchâtel lors d'une célébration œcuménique... qui passe mal auprès des « grandes familles » présentes dans la salle.

D'ailleurs DuPeyrou est en bonne compagnie; il n'est de loin pas le seul qui ait profité de l'entreprise coloniale, même si la Suisse n'avait pas de colonies: il y a eu des de Meuron, il y a eu David de Pury, considéré comme le bienfaiteur de notre ville. Tout le monde sait à Neuchâtel qu'il a fait fortune dans le commerce triangulaire: pacotille contre esclaves africains (premier voyage) - esclaves contre denrées coloniales et matières précieuses (deuxième voyage), vendues ensuite au prix fort en Europe (troisième voyage). Comme banquier du roi du Portugal, David de Pury avait par exemple le monopole sur l'exportation de diamants et des bois précieux du Brésil. Nous n'allons ni enjoliver, ni moraliser le passé. On ne refait pas l'histoire! Mais l'important, le voici: je suis convaincu qu'il est absolument urgent de changer de modèle - de changer de paradigme, diraient les philosophes! (Prêche, document de l'enquête)

Son prêche fait scandale et relance le débat de la place du politique dans l'Église. L'agence de presse protestante l'annonce dans ses grands titres : « La prédication politique en question ! »<sup>2</sup> Puis c'est au tour de la Vie protestante, journal régional, qui déclare : « Dans le cadre d'un dossier sur le «politiquement correct», la question du rôle de l'Église dans le débat public est incontournable. » Il suscite des indignations, mais également des approbations : « Professeur de théologie pratique à l'Université de Genève, Henry Mottu applaudit l'initiative de T. dont il partage largement la vision du monde. "Je sais bien que cet avis demeure très minoritaire. Mais j'estime que les prédications politiques manquent cruellement aujourd'hui. Les pasteurs font du piétisme, évitent soigneusement d'évoquer l'actualité ou la politique et c'est dommage." »<sup>3</sup>

T. est l'arrière-petit-fils d'un ouvrier qui, victime du chômage, avait rejoint les chantiers du quartier de la Défense à Paris, avant d'être mobilisé lors de la Grande-Guerre. Son grand-père, lui, a exercé comme charretier. Le milieu familial de son père, réparti autour du lac de Zurich, formait un environnement assez « conservateur ». Mis à part le parrain de T. qui était au parti socialiste que « ses parents supportaient assez peu », les autres membres de la famille étaient conservateurs. T., arborant un sourire du coin des lèvres, se souvient que sa parenté s'était agacée des émeutes de Globus, en 1969<sup>4</sup>, et qu'elle traitait les « émeutiers », comme les désignait alors la police, de « terroristes ». « On peut même plus aller au centre-ville ! », se plaignaient-ils.

Après un apprentissage d'employé de commerce, son père exerce quelques années comme banquier dans un village en région zurichoise avant de se marier avec une fille de famille paysanne de la région. T., son frère et sa sœur cadette y passeront les débuts de leur scolarité. Puis, son père décide de déménager à Grange-Soleure où siège la Banque qui l'emploie. Lorsque son père s'oriente dans l'industrie horlogère, ce qui conduit la famille à s'installer définitivement à Neuchâtel. C'est dans cette ville, avec son quartier ouvrier, son Université et son Parlement cantonal, que T. accomplira toute son enfance et ses études de Théologie. Ses parents, son frère et sa sœur partagent un modeste appartement de 4.5 pièces, jouissant d'une

---

<sup>2</sup> Protestinfo, avril 2003, en ligne (consulté en octobre 2014), <http://protestinfo.ch/200304141817/1817-la-predication-politique-en-question.html>

<sup>3</sup> Idem

<sup>4</sup> Le 16 juin, l'ancien magasin Globus, près de la gare de Zurich, est occupé par des groupes influencés par la jeunesse radicale allemande. Le choix du lieu est révélateur: il atteste d'une remise en question de la société de consommation et porte déjà en germe l'idée du centre autonome pour jeunes. Le 29 juin, une véritable bataille rangée opposant les jeunes et la police fait 40 blessés et provoque 169 arrestations.

vue contiguë sur le lac. Lui et son frère, avec qui il entretient une étroite complicité, se contentent d'une chambre commune.

T. décrit ce déménagement comme un tournant : « Je pense que ma vie aurait été très différente si on était resté en Suisse allemande, parce que j'ai une parenté autour de Zurich qui est... bon il y en a un qui est au parti socialiste, mais tous les autres sont conservateurs. [...] Et ça c'est l'autre grand tournant, c'est le changement de langue. » Le défi de l'intégration scolaire les conduit, lui, son frère et sa sœur, à surinvestir le travail scolaire. « Tu sais, tu prends une dictée, on voulait faire 0 faute sur 6 pour prouver qu'on était des bons romands. Les Romands ils s'en fichaient bien de prouver quoi que ce soit, ils étaient là depuis toujours. [...] On voulait prouver en étant bon sur le plan scolaire qu'on était là... et intégrés. » Bien qu'il décrive son père comme « assez autoritaire », il n'en subira pas les méfaits : « Il pouvait rien dire, puisqu'on était bon à l'école ».

De sa relation avec son père, taiseux, mais strict, T. retient surtout les activités sportives, culturelles, et les voyages. T. parle de son père comme quelqu'un « qui a beaucoup souffert ». Issu d'une fratrie de quatre enfants, son père conserve l'amertume de ses aspirations manquées pour les études gymnasiales. Alors qu'il aurait voulu « faire sa matu » et étudier l'ingénierie, il doit se résoudre à réaliser un apprentissage d'employé de commerce pour assurer la survie du foyer parental. Dans cet environnement familial modeste, la musique représente le seul épanouissement culturel, sans aucun doute en raison d'un paternel amateur de chant et choriste de l'église. Le père de T. bénéficie ainsi d'une « jeunesse baignée dans la musique » et cultive ce goût jusqu'au Conservatoire, tout en exerçant un métier auquel il n'aspire pas. Plus tard, lorsqu'il met un terme à sa carrière de banquier et qu'il déménage à Neuchâtel dans une entreprise horlogère, on ne peut s'empêcher d'y voir un moyen de se rapprocher de cette aspiration manquée. Dès lors, le jour où T. lui fait part de son projet d'étudier la Théologie, la réaction ne tarde pas.

« Quand on était au gymnase, un jour je lui ai dit : « Écoute, je vais faire de la Théologie – Ah, c'est dommage parce que je voulais te payer des études à la Haute École de Science économique à St-Gall, moi j'aurais tellement voulu faire des études que je n'ai pas pu, mais... » Mais il a accepté, il n'a pas fait de pression pour que je change. »

Puis la crise horlogère oblige la famille à se contenter du nécessaire, et contraint son père de mettre un terme à son projet de villa : « Un jour mon père rentre du travail, il voulait acheter une villa. On habitait dans un grand immeuble locatif, c'était le plus grand de la ville. Et nous on voulait rester là puisqu'on était tout prêt de l'uni à l'époque. Alors il a dit « On vote ! » On était quatre contre un. (rire) Heureusement qu'il n'a pas acheté cette maison, il l'aurait perdu. » Dans ce portrait où transparait le report des aspirations du père sur ses enfants, T. retient l'image d' « un père attentif, qui s'intéressait toujours à nous », et qui offre à ses enfants une éducation marquée par les défis sportifs et culturels.

« On était assez proche. Lui il était sportif. Mais alors grâce aux montres. Il partait en vélo le matin et on revenait au pas de course. On nageait beaucoup. [...] J'étais champion romand de natation. On a même eu un record romand de natation à l'épreuve crawl-brasse-dos. Et après du waterpolo. L'année où je me suis retiré, j'aurais pu jouer en ligue nationale. [Ton frère et ta sœur aussi ?] Ma sœur était

recordwoman de Suisse romande. [...] Bon il m'a aussi payé des leçons de violon. Neuf ans de violon. Si on veut parler de ces souvenirs lointains, je suis arrivé à un niveau assez louable parce que je faisais partie de l'orchestre de jeunesse musicale. C'était tout simple, tout modeste, à Neuchâtel, on jouait notre petite musique de Mozart, mais c'était une satisfaction, c'est plus faire des arpèges. On jouait des études. »

D'ailleurs, T. ne parle jamais de ces activités sous le mode de la contrainte. Au contraire, il évoque une enfance candide et « un enfant qui imprimait ». Bilingue, sans avoir ressenti l'intégration dans un milieu scolaire francophone « comme un traumatisme », T. grandit dans un environnement stimulant et gratifiant, sans aucun doute conforté par de bons résultats scolaires, sportifs et musicaux. Ce cadre socialisateur reflète son attitude de relative insouciance ou les seules turbulences sont celles de ses provocations de l'autorité scolaire.

« J'étais doué à l'école, mais j'étais très indiscipliné. J'étais celui qui avait le plus d'heures d'arrêts. Celui qui avait le plus d'heures d'arrêts, c'était celui qui avait le plus de prestige auprès des copains. (rire) J'ai failli être expédié de l'école. (rire) [Ah oui ?] Mais j'étais... c'était une pure provocation. On avait placé un pétard dans la porte et au moment où le maître a mis la clé dans la serrure j'ai allumé le pétard et je suis vite parti m'asseoir. Tout le collège était en émoi parce que ça fait un sacré bruit. (rire) Dans les couloirs qui sont en pierres... C'était juste après une séance du directeur qui avait dit qu'il interdisait les pétards. (rire) C'était une provocation. »

Le contexte familial de T. est également marqué par sa complicité avec son frère, lui aussi « doué à l'école ». Ensemble, ils font « les 400 coups avec les copains », une façon d'impressionner la classe et de s'intégrer avec succès à l'école en s'accommodant du stigmate « suisse-allemand ». De cette enfance relativement insoucieuse, T. se souvient des allées et venues des hommes d'affaires à la table familiale et de sa collection de timbres postes récupérés sur les enveloppes commerciales des séjours de son père à l'étranger : « J'ai toujours les timbres postaux, je les collectionnais. J'ai aussi appris à connaître le monde à travers les cartes [postales]. À travers la correspondance. » Il garde également le souvenir des nombreux voyages auxquels l'habituaient son père, et qui contribua sans aucun doute à forger son attrait pour le « monde extérieur ».

« On prenait des vacances, il fallait qu'on parte. Donc on n'aurait pas eu une petite cabane au bord du lac où on serait allé chaque année. Et j'étais le seul dans ma classe – mon frère et ma sœur aussi, enfin je ne sais pas – qui avais visité tous les cantons suisses. Avant d'aller à l'étranger on était allé au canton du Tessin, de Garis, à Zurich, au Valais, le canton des Grisons, Appenzell Intérieur et Extérieur. À l'école les cantons, quand on avait des cours de géographie, on les voyait sur la carte, mais nous on y était allé ! Et après on est parti à l'étranger, en Italie, en France, en Espagne. Il nous a beaucoup ouvert sur le monde, tu vois. [...] À Stuttgart, il a aussi beaucoup travaillé. Je me souviens que dans les gares il y avait des longues files de wagons complètement brûlés par la guerre. Il y avait des quartiers entiers qui étaient partout. J'ai vu les ruines de 39-45. Et ça, ça m'a formé aussi, ce n'est pas loin des pâturages du Jura. [...] Ça te... Ça ne fait pas de toi un va-t-en-guerre. [Plus jamais ça.] Oui. Oui. Et puis, ce n'est pas par hasard que je me suis engagé plus tard dans le service civil. »

Le couple familial porte l'empreinte de cette figure paternelle qui prend les décisions face à une mère relativement passive (« ma mère était très obéissante et puis mon père il dirigeait »). Cependant, T. parle de sa mère avec une certaine admiration. D'une famille d'agriculteurs schaffhousois et protestants très modestes qui « avaient encore de la boue sur les sabots », elle a « grandi en ville », à Zurich, où elle devient « cheffe de rayon dans un grand magasin ». T.

garde le souvenir d'une mère « sensible à la pauvreté » qui joue un rôle de soutien affectif crucial pour T. : « Elle nous a beaucoup apporté parce qu'on avait une relation de cœur, fantastique. Quand on avait un problème, on allait chez elle parce qu'elle écoutait. Et elle écoutait, ma mère, elle avait une bonne capacité d'écoute. » À l'aise à l'école, provocateur « impertinent », T. semble avoir eu plus de peine à gérer des situations affectives, et dans les entretiens, il évacue presque spontanément la dimension affective de ses fréquentations amoureuses. Plus tard, c'est vers sa mère qu'il se confie le jour où une femme le « cherche ».

Elle était divorcée, et elle me disait « Ah, ce soir je t'invite chez moi. » Je devais passer par la maison : « Maman, qu'est-ce que je fais... elle m'attire pas cette femme. – Et bien tu l'accompagnes, tu dis au revoir et tu rentres. » Et j'ai fait ça. (rire) C'était un bon conseil. Cette femme courrait après les hommes, tu vois. (rire) Moi j'étais très naïf.

Les parents de T. fréquentent l'Église protestante suisse allemande, son père dans la chorale, sa mère dans le conseil paroissial. À la maison, ils ne font pas preuve d'une dévotion religieuse particulière, mais elle s'installe dans les moments qui lui sont traditionnellement dévolus (prière à table, fêtes religieuses, etc.). En revanche, sa mère, elle, est « œcuménique avant l'heure » : « Il ne fallait pas lui prendre le moment où le Pape faisait son discours le Premier de l'an. Elle disait « Ah, je vais écouter. » Et puis bien sûr il y avait une de ces résonnances. Je ne sais pas si c'était un effet Larsen, mais... mais il y avait... c'était sur la place de St-Pierre, il y avait des micros, tu vois, ils changeaient de langue, les papes savent plusieurs langues, ils disaient au moins une phrase en chaque langue – et ma mère écoutait ça religieusement. Et pourtant elle était protestante. »

Dans son récit, T. ne fait aucunement allusion à sa conversion religieuse qui, dans cet univers familial protestant teinté d'œcuménisme, semble aller-de-soi. De même, il écarte absolument le terreau familial de son engagement politique à gauche (« Ce n'est pas par mes parents que j'ai été politisé. »). A la maison, les discussions politiques sont pratiquement absentes, bien que T. se souvienne avoir compris que son père était virulemment opposé à l'URSS : « On avait compris, par exemple, que le diable sur terre, c'était Staline, et que le Bon Dieu sur la terre, c'était le président des États-Unis, Eisenhower donc. » Durant son enfance et une bonne partie de son adolescence, T. est un enfant qui, sur le plan de la « politique politicienne », est profondément « naïf ». Cependant, il ponctue son récit d'anecdotes qui évoquent son appétence à la lecture, sa littératie et son intérêt à déchiffrer le monde environnant.

Mon père lisait toujours le TagesAnzeiger (un journal conservateur suisse alémanique). Il le recevait journalièrement à Neuchâtel. Et moi je le lisais, depuis très tôt dans ma vie parce que je savais lire l'allemand. Et j'ai retrouvé une notation qui était... en 1953. J'avais 11 ans et je lisais le journal. Je me souviens d'une personnalité qui m'a impressionné parce que... je ne sais plus pourquoi... je ne savais pas pourquoi il était dans le journal – je ne connaissais rien à la politique internationale –, mais par la suite je l'ai retrouvé et j'ai enfin compris que lui, comme Premier ministre, il avait nationalisé le pétrole iranien. Et à cause de ça, était monté au créneau de l'ambassade des États-Unis, des multinationales, et du Shah qui n'était pas Khomeiny, mais son prédécesseur. Et ils ont déposé ce Premier ministre, alors qu'il faisait absolument une politique dans l'intérêt de son pays. C'était juste un personnage qui m'avait impressionné. L'important... on disait « c'est l'homme au pyjama », mais ce n'est pas nous qui le disions, c'était le tribunal lui-même, parce qu'il avait – vu depuis l'Ouest – un accoutrement avec un pantalon et des lunettes avec des rais, tu vois. Mais c'était une manière de déprécier le personnage de dire « l'homme au pyjama ». Tout cela je te le raconte maintenant parce que j'ai compris, mais à

l'époque, c'était simplement une impression visuelle. Ce Mossad Eck, je me suis dit : « Il doit être intéressant ! » C'est tout. Et c'était resté là. Mais j'avais compris quelque chose par moi-même. Ce n'est pas mon père qui me l'a expliqué.

Puis un jour, son meilleur ami d'école, voisin et fils d'employé de la compagnie ferroviaire, le convie aux Unions Chrétiennes de Jeunes Gens, que T., durant l'entretien, annonce d'emblée comme « une dimension très importante de ma vie ». Son enthousiasme éclate à mesure qu'il décrit l'atmosphère, le programme, les découvertes d'un mouvement exclusivement réservé aux garçons qu'il intègre activement durant toute son adolescence<sup>5</sup>. C'est qu'à cette période, le mouvement connaît un franc succès dans la région, notamment auprès des classes populaires, avant de « péricliter » trente ans plus tard. Il découvre un lieu de sociabilité qui rompt avec l'atmosphère morne du culte dominical, un lieu où la « réflexion » est indissociable des « activités sportives » en plein air, en adéquation avec sa socialisation primaire.

« Il y avait quoi, il y avait 150 membres ! [Ah ouais ! À Neuchâtel, ils étaient 150 ?] Oui, oui. [C'est énorme !] Oui, et c'était seulement Neuchâtel ville. Il y avait deux quartiers extérieurs, il y avait aussi un autre groupe. Oui, ça marchait plein tube. On avait des cantonales on était des centaines de cadets. De tous les villages ou presque. [Tu faisais des vacances avec les jeunesses cadettes ?] Alors toujours. C'était... pour nous c'était le poumon de l'année. [Il se passait quoi en général dans ces camps ?] Alors en général, on n'avait pas, comme les scouts uniquement des tentes sur des structures en bois. Nous en général on louait sur place des baraques avec un toit, et puis les plus grands dormaient sous tentes dans un champ ou dans un sous-bois. Mais quand il faisait froid, on dormait dans une grange ou... Et puis on avait des activités. Il y avait un thème et un chef, celui qui savait raconter, il lisait l'histoire. Et puis on faisait de, en abs travaux manuels, on faisait du sport. On faisait des journées sportives. »

Sa description des activités et des enseignements dessine les contours d'une action éducative méthodique et permanente. On y aborde une lecture des textes bibliques à l'aune de situations concrètes et de thèmes d'actualité : « lutte des noirs », mouvements de libération, etc. autant d'histoire et de témoignage qui rencontre chez T. son goût de l'aventure.

« Alors moi j'ai été dans ce mouvement avec bonheur et... je peux pas dire que j'ai tout appris parce que je suis allé à l'école, mais la manière dont on nous présentait l'évangile, toujours avec une assertion dans une histoire, avec la lutte des noirs, avec la lutte des prisonniers politiques contre Hitler, avec un homme – qui était venu d'ailleurs comme orateur, Alain Bombard – qui avait montré qu'il était possible de survivre après un naufrage avec des petits bateaux pneumatiques. Et il avait payé de sa personne parce qu'il était parti de la côte française et il était arrivé sur la côte américaine en se nourrissant uniquement de poissons, de jus de poissons pour boire, et il a tenu le coup pendant toute cette traversée. Et pour nous, c'était un programme d'hiver. Il y a avait une séance chaque samedi qui portait sur une histoire – comme je viens de le mentionner –, une partie récréative et physique, et une partie biblique, on avait un message biblique à la fin. Ça, ça m'a fortement marqué, beaucoup plus que la faculté de théologie. »

Aux luttes émancipatrices s'ajoute également le souvenir des quartiers immigrés de Neuchâtel. Chef de patrouille, il est chargé d'emmener sa troupe pour réaliser un « travail en milieu libre »,

---

<sup>5</sup> L'équivalent féminin des UCJG est les Unions Chrétiennes de Jeunes Filles (UCJF).

à savoir rencontrer les familles d'immigrés ouvriers, italiens et espagnols, des quartiers « mal famés » de Neuchâtel pour faire connaître les Unions Chrétiennes. C'est la découverte des conditions d'existence précaire de ces ouvriers immigrés qui le marque le plus (« J'ai visité de ces trucs... »). La confrontation des disparités socio-spatiale, dans un contexte d'immigration de la main d'œuvre italienne et espagnole, le marque durablement.

« Mes parents ne savaient pas ce que c'était [les Unions Chrétiennes de Jeunes Gens]. [Ils étaient catholiques ?] Protestants. Mais à l'intérieur de l'Union cadette, on avait des catholiques parce que... c'est une simplification extrême, mais... on disait que les Éclaireurs c'étaient plutôt pour les gens de bonne famille, et les Cadets on avait les pauvres. Et les pauvres pour nous, c'étaient les descendants de l'immigration italienne, pas tellement espagnole, ils n'étaient pas encore là les Espagnols, mais surtout Italiens. Il y en a qui habitait dans des taudis à Neuchâtel. J'ai visité des trucs qui j'espère n'existent plus aujourd'hui. Mais il y avait quand même cette différence de classe, pour le dire de manière plus intellectuelle. [...] On avait des beaucoup d'Italiens et d'Espagnols. Et moi j'ai été en contact, parce qu'on allait voir les parents des cadets. Il y a un temps où on visitait systématiquement tous les cadets. On voyait... ils étaient la... le niveau social des parents, ce n'est pas très haut dans l'échelle sociale. [Ça, très vite tu as pris conscience qu'il y avait une différence...] Ah oui, oui. [...à travers les Unions cadettes.] mobilisé [Oui, alors comment cela se fait que tu étais aux Unions cadettes si tes parents... ?] Ah, parce que j'avais un voisin qui était fils d'un employé des CFF et il m'avait emmené aux cadets. [C'était un ami à toi ?] Oui. C'était mon meilleur ami de l'époque. [...] Il y avait très peu de gens bourgeois dans les parents de cadets. Mon père c'était peut-être le plus bourgeois parce qu'il était directeur d'une fabrique. »

Sa voix se crispe, comme si ses souvenirs laissaient se dégager une émotion difficilement contrôlable. Il puise dans ces souvenirs, les motifs de son engagement de pasteur-ouvrier et son refus du confortable poste d'aumônier qui l'attendait au service militaire.

« Ma position c'était qu'il n'y a pas de raison de donner des avantages de quelques sortes que ce soit à un ecclésiastique, qu'il soit prêtre, pasteur, diacre ou curé. Il doit faire comme les autres, se mouiller, se salir, en terme militaire « se faire chier ». Et moi je voulais passer par là. [Comme tu voulais passer par l'activité de prêtre-ouvrier.] Exactement. Exactement. [Comment s'est venu cette sensibilité pour... ?] Je pense que le milieu des jeunesses cadettes, il a été pour quelque chose, parce que j'ai connu les autres œuvres sociales qui n'ont pas été si importantes dans ma vie. Pis je ne sais pas... Tu sais combien les parents de jeunes italiens étaient reconnaissants qu'on aille une fois chez eux ! Ça ne leur était jamais arrivé ! [Vous leur rendiez visite ?] Alors on leur rendait visite, on expliquait ce que c'était un camp cadet. [...] Et il savait que j'étais un chef, un responsable, j'étais majeur déjà, les autres étaient adolescents. »

Son engagement aux Unions Chrétiennes contribue ainsi à l'intériorisation d'une sensibilité pour les disparités socio-économiques. Cette sensibilité le marque d'autant plus fortement qu'elle s'inscrit dans un mouvement qui privilégie des moments de réflexion dans un contexte supraconfessionnel composé essentiellement de ces classes populaires catholiques d'origine italienne ou espagnole : « [Les catholiques] n'étaient pas en majorité, mais disons le fait que je m'en souviens davantage, c'est significatif parce que les protestants je les fréquentais à l'église. » T. devient rapidement responsable, et participera intensément aux activités des Jeunesses Cadettes, y compris les camps d'hiver et d'été. Empreins de cette atmosphère et

La fréquentation des Jeunesses Cadettes l'amène progressivement à imaginer travailler pour le mouvement œcuménique, mais sans l'intention de devenir pasteur. Il confie son désir à un

responsable qui lui conseille alors d'étudier la théologie, rompant avec les attentes de son père : « C'est sur ce terrain-là que naît l'idée que je pourrais travailler pour le mouvement œcuménique. C'était là le point de départ de ma vocation d'engagement. Je voulais mettre ma vie au service du mouvement œcuménique parce que j'en avais déjà entendu parler. Mais je n'avais pas... Mais ce n'était pas pour devenir pasteur, je n'avais pas a priori l'idée de devenir pasteur. C'est l'agent qui m'avait envoyé dans un camp de jeunesse que j'ai consulté, qui m'avait dit : « Ah, tu veux travailler pour le mouvement œcuménisme, ben va faire des études de théologie. » Il aurait pu dire ingénieur ou chef de projet, ou je ne sais pas quoi, tu vois, et j'aurais sûrement fait ça. [T'aurais suivi ?] Oui, j'aurais suivi, mais il m'a donné bonne réponse parce qu'après je me suis quand même pris au jeu, parce que voilà, je suis devenu pasteur, et je le suis encore aujourd'hui. Je n'ai jamais regretté. »

En prenant une part active dans ce groupe, T. établit un lien clair entre les activités du mouvement qui favorise l'émergence d'un certain regard sur le monde, et l'affirmation de soi par son engagement dans le mouvement œcuménique. Par contraste, on relève au long des entretiens sa propension à mettre à distance, sans la nier, sa présence à l'Église qu'il dissocie nettement de son engagement aux Jeunesses Cadettes : « On avait beau avoir fait la foire jusqu'à deux heures du matin, à 09 :45 on était au culte. (rire) Je ne sais pas si on dormait. (rire) On y allait par camaraderie parce qu'on s'y retrouvait. [Tu retrouves les potes quoi !] Ben oui. Et il y avait les cheftaines ! (rire soutenu) »

Lorsqu'il rejoint la faculté de Théologie à l'Université de Neuchâtel, T. supporte mal les enseignements théologiques qui s'apparentent à l'étude d'une doctrine détachée d'une réflexion et d'un engagement concrets. Durant l'entretien, il se montre très critique envers la faculté qui le déçoit (« Elle va fermer maintenant. [Oui, bientôt.] Tant mieux ! Tant mieux ! »), et affiche son dégoût pour l'usage proprement doctrinal des écrits théologiques : « C'est tellement, tellement ancré dans l'esprit des Neuchâtelois que pas plus tard que l'hiver dernier, donc avant Noël, il y avait deux soirées où dans le cadre d'une soirée de jeune ils ont parlé de Bonhoeffer... mais pas de son mandat politique ! Non, mais tu te tires des balles quand tu vois ça ! » Au moment où il entre à l'Université, il est ce « grand naïf » qui n'a « jamais touché à la politique » et qui, sur ce point, se montre « très vulnérable ». En revanche, il faut preuve d'une acuité critique envers la complaisance d'une pratique religieuse dénouée d'actions sociales en dehors des murs de l'Église : « Moi j'étais très naïf. [T'étais naïf ? Sur le plan affectif ?] Oui, même en général. [Ah oui, en général ? Religieux aussi ?] Non, là j'étais peut-être moins naïf que certains collègues qui ne voyaient que les tours dominicales et l'engagement dans l'Église et le catéchisme et des choses comme ça. J'avais déjà un pied dans le monde, j'étais déjà responsable d'une section cadette. » Son implication dans les Jeunesses Cadettes à côté de ses études lui offre l'occasion de renforcer ses compétences organisationnelles et de dispenser un enseignement lors des réunions de troupe. Son engagement associatif lui permet également d'assimiler un savoir religieux à une réflexion concrète, révélateur d'une disposition plus générale à percevoir le monde qui l'entoure sous l'angle de la conflictualité. En revanche, détachés des enjeux concrets, les enseignements théologiques dispensés par la faculté désintéressent profondément.

« J'en avais marre de l'Uni. Par de l'Uni en tant qu'institution, mais de Neuchâtel en particulier. Ça m'a pas apporté grand-chose, c'était tellement loin du monde. Tu vois qui est Bonhoeffer de toute façon. [...] il n'a jamais été mentionné à la Faculté de théologie de Neuchâtel de mon temps. C'était après. Et je vais en Allemagne, j'étais en envoyé par un pasteur qui organisait des rencontres est-ouest à Berlin. On allait tous les jours, nous, Occidentaux, à Berlin Est parce que les autres ils ne pouvaient pas passer. Forcément, il y avait le mur, c'était en 63. [En 63, oui.] Et ils se gargarisaient de Bonhoeffer. Ce n'est pas... C'était le centre tu vois ! Ils étaient enthousiasmés par Bonhoeffer. Et puis je reviens et je dis à mon responsable des éditions théologiques de l'Université « mais en fait, on pourrait avoir Bonhoeffer en livre de poche ? – Ah non, non, il a quand même vécu dans des situations tellement particulières... » Ils ont peur parce qu'il avait participé à un complot qui virait au tyrannicide. »

Sans en déduire mécaniquement le passage du préreflexif au réflexif, tout se passe comme si la confrontation à des situations de déni des rapports de domination contribuait à accélérer sa prise de conscience de ces rapports. Critique envers sa faculté, mais attiré par la vie associative universitaire, il s'engage dans la CEM, la Commission Éducation et Migration : « C'était quand même de la politique universitaire, mais ce n'était pas de la politique politicienne. » Bien qu'il soit nommé président et fait preuve d'une propension à la critique dans un contexte discursif théologique, T. devient crédule sitôt qu'il est confronté à des situations proprement politiques : « Pendant ce temps-là, le Parti Radical [...] c'est approché de moi en disant : « Il y a bientôt les élections locales, si vous voulez être candidat on peut vous mettre en tête de liste parce que vous êtes jeune. » Il m'a fait des compliments et je suis tombé dans le panneau. J'en ai parlé au bureau de la CEM, ils m'ont dit : « Mais t'es pas fou ! Les Radicaux ce sont des adversaires ! » Doté d'une compétence organisationnelle et peu enclin à l'entre-soi religieux contemplatif, T. est mu par ce désir de découvrir le monde pour combler sa naïveté : « A l'Université de Neuchâtel, il y avait chaque année un camp de ski organisé conjointement par l'Union des Églises protestantes et catholiques, mais les catholiques n'envoyaient personne. C'était l'aumônier protestant, le pasteur, qui venait. [...] Et je leur dis « Écouter, moi je vais – on était dans un bled éloigné – demain, je vais à la gare de Saint-Moritz. Est-ce que je vous ramène quelque chose ? » Et ils me disent : « Oui, ramène-nous Le monde ! » Et je leur dis : « C'est quoi Le monde ? » (rire) Je ne savais pas. J'avais 23 ans ! Ah non, 22 ! [Tu n'étais pas politisé.] Non... (rire), mais non. Alors c'est ce petit détail qui montre combien j'avais besoin de m'ouvrir au monde. Et ça été à travers le mouvement étudiant. Ça, ça été un grand... »

Bilingue, bénéficiant d'une réputation au sein de l'Université par son statut de président de la CEM, il se voit offrir une opportunité qui s'avèrera déterminante dans son parcours, dans un contexte d'effervescence du mouvement étudiant. On lui propose de reprendre la présidence de l'UNES (Union des Etudiant.e.s de Suisse). Ce poste lui promet de voyager à travers l'Europe comme représentant des étudiants suisses à la rencontre d'autres étudiants des cinq continents : « Ils m'ont pas proposé de devenir président de l'UNES par hasard, mais parce que j'avais été président de la CEM. » L'engagement à l'UNES, qu'il annonce comme un « autre tournant » de sa vie, le conduit à voyager dans toute l'Europe, et rencontrer des étudiants qui, pour certains, deviendront les porte-drapeaux des mouvements de libération. À travers ces voyages dans le cadre de son mandat à l'UNES, il se forge un réseau international d'étudiants, participe à des conférences et des colloques où il intervient comme orateur. Cet engagement lui permet ainsi

de se confronter aux conflits internationaux marqués par les luttes émancipatrices<sup>6</sup>, et de sortir « des pâturages neuchâtelois ».

Et puis le monde s'est ouvert à moi, hein. J'ai commencé mon travail et puis dix mois après j'étais déjà à Copenhague, tout était programmé à l'avance, et... c'était une des années où je suis allé à la conférence internationale des étudiants et j'ai rencontré des étudiants, des dirigeants étudiants de plus de cent pays. Et puis j'ai vu l'affrontement est-ouest parce qu'après on est allé aussi à Prague, avec deux de mes collègues, à l'Union internationale des étudiants qui était dirigé par des communistes purs et durs, notamment un Tschekinov qui par la suite a été Premier ministre de je ne sais pas quoi. Ces gens-là étaient là. [...] Avec le président Maurice, président international, on est parti en Nairobi en 1966 à la Conférence internationale des étudiants. Et là il y avait beaucoup de représentants de pays, comme l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, les États-Unis et la Suisse. Mais il y avait aussi de représentant de franges de libération, parce que tous les pays du Sud n'étaient pas encore indépendants, où quand ils étaient indépendants, il y avait déjà un président qui ne les tolérait pas. [...] Alors c'est pour ça, moi j'étais en plein dedans. J'ai rencontré des gens qui par la suite sont devenus des chefs de guérillas, comme Jonas Anambi en Angola. Mais lui, il a mal fini, parce que pour moi c'est un... [...] On avait un vice-président, je crois qu'il était socialiste. Je ne suis pas sûr du prénom, Normann... Je ne sais pas si tu vois, il fait des chroniques dans Le Temps [Ca me dit rien] Et bien lui, c'est un membre de ce même comité de l'UNES à la même époque que moi. Et après il était ambassadeur. Il est même devenu ambassadeur à Washington, un très haut poste. Il est à la retraite, il est employé à la Confédération, mais il fait un tas de choses, des missions, et puis justement cet article de politique étrangère.

Il profite de son réseau associatif et de son mandat de président de l'UNES pour réaliser un séjour de quatre mois à Madrid dans le but d'apprendre l'espagnol. Sur place, il manifeste contre le régime franquiste à côté des étudiants espagnols : « C'était tellement enrichissant. Tu rencontres des gens qui sont... Eux, s'ils étaient arrêtés, ils allaient en prison, et moi j'étais expulsé d'Espagne et il n'y avait pas de conséquences terribles, pour moi. » Toujours dans le cadre de son mandat, il se rend également à Londres où il prend part à une manifestation contre le Vietnam : « On a fait une manifestation historique. On était 1 million de personnes ! 1 million ! [C'est gigantesque !] Ah mais c'était d'une force, ça donne l'impression... on va gagner ! Ah c'est dingue ! » À côté de son engagement à l'UNES, T. obtient également des responsabilités à la FUACE, la Fédération Universelle des Associations chrétienne :

« Et là, de nouveau, j'ai connu des tas de gens parce que justement, c'était en Mai 1968. En Finlande, il y avait des représentants de... je ne sais pas, 80 ou 90 pays du monde, tu vois. Après, il te reste quand même quelque chose. Tu ne peux pas maintenir tes contacts avec chacun d'entre eux, mais, il y a un nerf qui... Et après quand tu les retrouves plus tard : « Ah, tu y étais aussi ! » (rire) Alors eux, ils ont une catégorie de membre qui s'appelle Senior Member maintenant. Moi je suis vétéran de cette organisation. »

Son insertion dans les mouvements étudiants lui procure à la fois un lieu socialisation, de connexion structurelle (information sur les mobilisations) et de production de la décision de se mobiliser (Passy 2003 in Fillieule, Agrikolianski et Sommier 2010). Au-delà de ces aspects, T. développe un sentiment d'attachement individuel (« Et après quand tu les retrouves plus tard...

---

<sup>6</sup> Il est d'ailleurs significatif qu'au début de l'entretien, lorsqu'il évoque son intérêt à déchiffrer le journal de son père, il évoque le souvenir d'un article en particulier, à savoir le portrait du Premier ministre iranien dont il apprendra plus tard qu'il avait lutté pour la nationalisation des ressources pétrolières de l'Iran.

») et collectif (« je suis vétéran de cette organisation ») sur le registre de la longue durée (Sommier, in Fillieule, Agrikolianski et Sommier 2010). En outre, ses rôles de porte-parole au sein de la CEM, de la FUACE et de l'UNES renforcent ses compétences d'orateur, révélateurs d'une disposition plus large à prendre la parole et défendre un point de vue en public. C'est cette même disposition combative qu'il mobilise en 1968, au terme de ses études, lors d'un teach-in sur la place de la cathédrale de Lausanne. Alors qu'à lieu l'Assemblée œcuménique dans les murs de la cathédrale, T. et un de ses amis s'affirment en public sur la place de la cathédrale pour dénoncer le manque d'actions concrètes du Conseil œcuménique. Repéré par les médias lors de ses allocutions publiques, il est sollicité pour des interviews et émissions radiophoniques qui associent son action au contexte plus large des révoltes juvéniles de mai 68 : « J'ai jamais eu autant d'interviews dans ma vie, que ce soit à la télévision, aux journaux aussi, de toute ma vie ! Parce qu'ils voulaient toujours avoir la voix... des jeunes. » Lui et l'ami avec lequel il monte le coup se font alors arrêter par la police : « Ce qu'on ne savait pas, c'est qu'à l'intérieur de la cathédrale, il y avait le roi de Suède. Et il y avait eu une menace attentat. Alors la police était sur les dents. Ils nous ont coffrés et on était au poste. Mais c'était 68, donc c'était forcé qu'il y ait des manifestations. »

À l'approche de son certificat, plusieurs de ses collègues enchaînent leur formation pastorale par des stages avant d'obtenir un poste de pasteur dans une paroisse du canton. Peu disposé au travail pastoral par crainte de tomber dans un modèle sacerdotal qu'il rebute, T., lui, élabore « huit ou dix solutions possibles pour continuer à explorer le monde » : « Parce que je ne voulais pas... tout de suite travailler. J'étais trop jeune. On voyait bien les résultats désastreux... Il y en a qui faisait la filière, école secondaire, gymnase dans le canton de Vaud, Faculté de théologie, deux stages pratiques de six mois et toc, ils étaient lâchés sur une paroisse ! Non, mais c'est à se tirer des balles ! Moi je voulais découvrir la vie. Et ça m'a fait beaucoup de bien. » T. tente d'abord de décrocher une bourse pour apprendre le russe en URSS, mais il échoue.

Entretemps, il se lie amoureusement d'une femme qui l'aborde au hasard dans le train en direction d'un camp d'hiver avec les Jeunesses Cadettes. Il se marie quelques années plus tard, mais T. n'en parle jamais sous les traits d'une affection singulière ou d'un amour romantique. Ses réponses sont sommaires, avares de détails, sinon pour tourner cette relation en dérision. Bien que la consigne de l'entretien porte autour de son parcours militant, ses propos marginalisent largement sa relation maritale.

« [Tu disais que tu étais marié à une Bolivienne, mais ta première femme tu l'as rencontrée dans quelle circonstance ?] Dans le train. (rire) [Quand tu étais à Neuchâtel à la fac ?] Non, j'avais fini. [Tu avais fini ?] Je ne t'ai pas raconté ça pour rire, c'était vraiment dans le train. Je partais en camp de ski et j'entre dans le train à Neuchâtel. Je m'assieds [sic] et il y a une femme qui vient s'asseoir à côté de moi, et il n'y avait personne. Et elle me cherchait. [...] [Vous aviez une connivence ?] Non, au départ elle était hôtesse de l'air et après elle m'a suivi. Elle me persécutait ! (rire) C'était très agréable d'être persécuté par une jeune hôtesse ! (rire) [ ?] [Vous êtes allé ensemble en Sicile aussi ?] Ah mais là on était marié déjà. Mais avant elle est venue à Berlin-Est aussi. Pour préparer une salle, il y avait une réunion des jeunes de Berlin Est et Berlin Ouest. Elle est venue aussi ! [Elle était croyante ?] Oui oui. Elle était protestante du canton de Neuchâtel. Elle est encore allée chez les sœurs à l'école. Mais elle

était protestante. Elle n'avait pas d'engagement politique. [Et sur le plan des idées elle te suivait un peu ?] Non. Disons qu'elle me suivait parce qu'elle voulait me garder. »

Mu par la recherche d'un contexte qui lui offre les moyens de respecter et concrétiser ses croyances, T. opte pour la vie en communauté auprès du Servizio Cristiano à Riesi en Sicile, auprès du prêtre catholique Tullio Vinay. En choisissant de vivre dans une communauté d'accueil pour les plus démunis, T. ajuste son contexte à ses croyances, ses valeurs, ses idéaux intériorisés à travers ses multiples engagements juvéniles. Son séjour contribue ainsi sans aucun doute à renforcer l'adéquation entre ses croyances et « des conditions dispositionnelles favorables à leur concrétisation » (Lahire 2002 : 419). Il souhaite y passer plusieurs années, mais son retour est précipité par sa femme qui ne s'accommode pas à ce mode de vie : « Elle ne s'habitait pas. La vie de communauté n'était pas faite pour elle. Du tout. [C'était un peu une frustration pour toi ?] Bien sûr. Et puis il y a le conseil paroissial qui avait rappelait quelques Neuchâtelois théologiens qui était ailleurs parce qu'il manquait de pasteur. Ça s'est donné comme ça. » Ainsi, après quelques mois passés en Sicile, T. se voit contraint de retourner au Locle, dans le canton de Neuchâtel. Pasteur et responsable des jeunes des paroisses de sa région, il oriente son ministère vers le partage plutôt que la transmission et la défense d'une doctrine ; vers une pédagogie horizontale plutôt verticale ; en faveur de moments de qualités et d'échange plutôt que la dévotion : « Je faisais des camps de catéchumène, eux n'en faisaient pas forcément, mes collègues. J'allais voir tous les parents de catéchumène, et en plus j'avais institué des sessions, une ou deux par année, avec des parents de catéchumène – ce que personne ne faisait, mais... moi j'étais rompu à la nouvelle approche du catéchisme, tu vois, il n'y a plus de pasteurs qui décidaient de déboisé tout ce qu'il avait à dire et puis « tais-toi ! » et puis « va à la porte ! », etc. et j'ai eu, tout récemment, un témoignage d'un ancien catéchumène qui me disait [...] : « oui, ton collègue alors il me donnait des coup de pieds quand on n'apprenait pas les dix commandements par cœur ! » (rire) Un peu une pédagogie douteuse. » Lorsque des amis d'étude fondent une communauté à la Chaux-de-Fonds, T. s'y rend pratiquement tous les jours, malgré le fait qu'il habite au Locle avec son épouse. T. parle abondamment de cette expérience dont il conserve des souvenirs marquants, bien qu'il omette de m'en parler lors des premières rencontres où il privilégia ses engagements organisationnels. Composé de 20 membres de métiers et confessions variés, T. retrouve un mode de vie communautaire, groupes « spontanés ou informels » qui naissent « d'affinités communes sans respect des frontières ecclésiastiques » (Fouilloux 1993 : 86). Si leur œcuménicité de fait n'implique pas forcément une volonté œcuménique, cette expérimentation répond à son souci de ne pas s'enfermer dans les « tours dominicales ».

« On s'est installé au Locle, mais j'étais tout le temps fourré dans la communauté. [Comment tu as eu connaissance de cette communauté ?] Ah c'était tous des copains. [C'était des copains d'études ou... ?] Il y en a un qui était un copain d'étude, mais ce n'était pas tous des théologiens, loin de là. [...] Et puis tous ces gens-là avaient deux réunions hebdomadaires, et puis ils ont racheté une maison. Et puis ils avaient des activités le soir. Alors moi, encore une fois je n'ai pas fait partie personnellement du pot, mais on était proche. L'un d'entre eux a été objecteur donc on le cueillait à son travail la journée, on avait une demi-heure, on vivait la communauté, on célébrait l'eucharistie – pas tous les soirs –, mais on avait une Sainte-Cène rapide, et puis on le ramenait en prison parce qu'une demi-heure après il devait de nouveau être dedans [en prison]. (rire) Mais ça crée des liens pour la vie. »

Ce mode de vie communautaire n'est pas motivé par des raisons économiques, fiscales ou politiques, mais par un « style de vie » dévolue à la mise en pratique quotidienne d'une croyance et à son actualisation concrète en rupture avec la fonction traditionnelle des pasteurs et des prêtres chargés de la défense d'une orthodoxie théologique. L'engagement de T. ne se réduit pas à un changement d'attitude politique ou d'attitude théologique, mais à leur combinaison qui aboutit à un changement de mode de vie typique des mouvements de la fin des années 1960 (McAdam 1988). Par solidarité avec les objecteurs de conscience, T. signe ainsi une lettre de soutien « pour le refus de l'armée » en accord avec sa paroisse : « Et... c'était une bonne paroisse, les gens étaient très ouverts. » A côté de sa signature, figurent celles de plusieurs dizaines de prêtres et pasteurs. Il prend également la tête d'un comité local de l'initiative pour le service civil (initiative de Münchenstein), s'engage dans la Déclaration de Berne et à Amnesty International.

Prenant sans cesse des responsabilités et des initiatives, T. bénéficie d'un très large réseau composé en partie de prêtres et de pasteurs. Tout se passe comme si, dans chaque situation nouvelle qui se présente, il saisit l'occasion d'agir dans le sens de ses idéaux et croyances. L'action dans le monde et la justice sociale devient le critère majeur qui justifie les transgressions confessionnelles au dépourvu des luttes de clochers. T. devient ainsi l'ami de Charles Philipona, prêtre-ouvrier catholique qui, à Genève, organise l'occupation de l'Église du Sacré Cœur pour appeler les autorités ecclésiastiques à s'engager concrètement en faveur des ouvriers immigrés. T. est aussi marqué par l'engagement des prêtres ouvriers à travers les œuvres et l'engagement du prêtre « conservateur » Jacques Loew : « Donc, je l'ai croisé. Mais du point de vue ecclésiastique, il était assez conservateur. Ce n'était pas un... comment on appelle ça... un fer de lance, on pourrait dire, de la gauche catholique. Mais il était bien dans ce milieu-là. Il s'était bien intégré comme ouvrier, mais il ne voulait pas changer d'église qui à l'époque était beaucoup plus conservatrice que maintenant. » Il décide à son tour de s'engager comme pasteur-ouvrier. Il décide alors de se syndicaliser à la FTMH où il entre en contact avec des ouvriers immigrés et des militants du POP (Parti ouvrier populaire) : « Alors... comme j'avais ces idées de gauche, j'avais sympathisé avec les prêtres-ouvriers. Et j'aurais voulu être prêtre-ouvrier et j'ai dit ça à mes collègues : « Oh, mais non. On ne va pas te payer pour ça. » Je leur dis que j'aimerais au moins travailler une année comme ouvrier pour voir ce que c'est. [...] Alors finalement avec mon conseil de paroisse on s'est mis d'accord sur les six mois convenus et après j'ai surtout travaillé avec les jeunes, mais comme j'avais fait cette expérience avec les ouvriers, j'étais orienté vers les syndicats [FTMH]. Mais il n'y avait pas de protestants là. C'était soit des popistes comme on dit, le Parti du travail, ce sont des socialistes, des socialistes ou plutôt des gens de gauche, en particulier des Espagnoles et des Italiens. Mais j'ai beaucoup appris. Je pense que c'est une des meilleures choses que j'ai faites. Mais ceci étant, j'étais pasteur comme tous les autres le reste des sept ans, et content de l'être. » Après un bref séjour au Nicaragua, des membres du parti lui proposent de se présenter aux élections cantonales. Sceptique sur son élection, T. parle de sa candidature comme s'il s'était lancé à corps perdu, sans trop y croire. Les résultats confortent ses prévisions. S'il n'est pas élu, il est placé "Vienne ensuite" et reprend rapidement le siège d'un membre élu : « Et finalement c'est allé très vite. Il y a une mobilité dans ces législatifs. Il y avait eu des démissions, un décès. Au bout de 11 mois, j'étais titulaire, après avoir été suppléant des membres du POP. » Au terme de

son mandat politique, T. ne se présentera plus aux élections et ne militera plus dans un parti politique.

À côté de son mandat de pasteur, T. organise un cours sur la décroissance à l'Université populaire de la Chaux de Fonds et à Lausanne. Il monte cette formation en collaboration avec des représentants du Club de Rome et avec la Commission Église et Société du Conseil Œcuménique des Églises, au sein duquel il est élu représentant des jeunes suite à son arrestation sur la place de la cathédrale dix ans auparavant : « C'est même le responsable des jeunes à Uppsala à travers les journaux suisses qui a fait des démarches pour me libérer. Et là il y a des gens qui m'ont suivi après, qui sont intervenus dans l'Assemblée, parce que j'avais le droit de vote. Mais là c'était une cooptation, ce n'est pas les Églises suisses qui m'ont envoyé. » Puis, après dix ans d'activité pastorale, T. saisit l'opportunité d'un séjour en Bolivie pour offrir des cours d'œcuménisme au sein d'un Institut catholique. Il y enseigne également la théologie de la libération à la demande du responsable de l'institut : « Je connaissais après les 1333 pages du Compendio de la théologie de la libération. » Il y fait la connaissance de Mathias Preizwerk, un pasteur de la région lémanique qui enseigne sur place dans une église méthodiste avant d'ouvrir un institut de formation de théologie de la libération. Cependant, sa femme supporte mal les tensions politiques dans le pays dans et termine par rompre avec T. qui s'obstine dans son engagement : « Elle était trop stressée par les risques de la lutte contre la dictature. Et c'est vrai que c'était rude. On a connu trois coups d'État en deux ans. » À son retour en 1979, il obtient un poste au Service d'Information Tiers-Monde (1979-1982) avant que le Conseil œcuménique des Églises le contacte pour un poste en tant que « chargé de communication » (1982-1991). T. occupe ce poste à plein-temps durant une dizaine d'années, son plus long mandat dans une organisation. Il participera aux activités du COE, orienté en particuliers vers la production de document dénonçant la production des ressources planétaires. Il y fera la connaissance de figures du monde académique et religieux : « Il y a eu des grands théologiens des Etats-Unis, de France, d'Allemagne, il y avait une anthropologue fameuse dans le monde entier. [Margaret Mead.] Margaret Mead. Il y avait des politologues, tout du beau monde, des spécialistes en dialogue interreligieux, hors-culture. On a eu des célébrités... Alors ceux-là n'étaient pas membre, ils défilaient, ils venaient à une session et après c'en étaient d'autres. [Et donc toi quand tu dis « je devais représenter la génération de mai 68 », ça consistait à halte au profit... ?] C'était assez critique toujours, envers le système et des Églises. »

C'est à cette période que les socialistes-chrétiens l'invitent pour conduire une conférence en qualité de président du comité en faveur de l'initiative de Münchenstein pour le service civil. Le journal l'annonce sous ces termes:

« Nous devons tout mettre en oeuvre pour faire triompher le principe du service civil. Le sujet traité sera donc de toute actualité, car la votation fédérale interviendra probablement dans le courant de cette année, au plus tard au début de 1975. L'après-midi, les participants à notre journée auront le privilège d'entendre celle que l'on appelle la "Duchesse Rouge", Mme Isabelle Alvarez de Toledo, qui n'a pas

hésité à renoncer à une situation privilégiée pour prendre le parti de ceux qui, en Espagne, luttent et souffrent pour la liberté et la justice. »<sup>7</sup>

S'il est d'accord avec les discours et les idées du mouvement, T. ne fréquente pas assidûment les conférences annuelles, « parce que j'avais bien assez à faire avec le Conseil œcuménique ». En fait, il se souvient à peine s'être abonné au journal (« J'imagine que je recevais leur journal. »). En revanche, ses dispositions combatives le conduisent à militer dans d'autres organisations militantes : Déclaration de Berne, Amnesty International, Magasin du Monde, Service Civil International, Club 44, ATTAC, etc. Dans ses multiples engagements, T. développe les thèmes de développement, de remise en question du système actuel et de résistance à la mondialisation capitaliste. Il se souvient également s'être rendu à des échanges organisés par des étudiants de l'Allemagne de l'est et de l'ouest. Lors de ces « rencontres marquantes », T. est marqué par la chute du mur auquel il assiste et qui libère les aspirations de ses « amis » de l'est.

« C'était organisé pour que des jeunes de l'est et de l'ouest qui se rencontrent. [C'était organisé par qui ?] (réfléchit) Je pense qu'il y avait une dimension allemande, et une dimension œcuménique. J'ai les papiers, je pourrais les retrouver. [Le COE ?] Oui. Toujours est-il je suis arrivé et après j'avais du reste des amis. Et... six mois ou même moins... quatre mois avant la chute du mur je suis allé les voir... c'était trop beau ! (souponne) [Et qu'est-ce qu'ils t'ont apporté ces gens à ce moment-là ?] Ils m'ont fait comprendre la situation. Ils se réjouissaient de la chute du communisme. Je ne pouvais pas non plus être un réactionnaire en disant que tout est mal dans ce système communiste parce que je le voyais de l'intérieur. »

Après dix ans, T. se décide à quitter le COE, alors que l'organisation subit des difficultés financières en raison de la baisse des soutiens des Eglises membres : « c'est comme si j'avais anticipé parce que c'était le début de la longue période de licenciement où ils ont passé de 420 ou 430, quand on avait atteint le top niveau, et maintenant ils sont 70, même pas 80. [Ah oui.] Mais bon, il y a l'internet qui est intervenu et qui, pour la communication, a permis de remplacer beaucoup de monde. Mais aussi, les Eglises ont beaucoup moins financé cette institution, étant elles-mêmes en crise financière. » Après un cours mandat de pasteur au Centre œcuménique de Meyrin<sup>8</sup> (GE), il est professeur invité à l'Université catholique de Bolivie où il coordonne un programme académique de théologie à distance (1992-1996). À son retour, il exerce comme pasteur en Suisse alémanique avant de recevoir une proposition de l'organisation Pain pour le Prochain<sup>9</sup> pour un poste de secrétaire romand (1998-2005). Cette œuvre d'entraide protestante

---

<sup>7</sup> « Espoir du monde », automne 1973, n°17

<sup>8</sup> Le Centre œcuménique de Meyrin est une Eglise qui accueille en parallèle un culte protestant et une messe catholique, ainsi que des rencontres œcuméniques pluriannuelles.

<sup>9</sup> Fondation de la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse (FEPS), avec son siège à Berne (à Bâle jusqu'en 1995), Pain pour le prochain (PPP, all. Brot für Brüder, puis Brot für alle dès 1990) eut une existence intermittente, liée aux collectes de 1961, 1965-1966 et 1969-1970, avant d'être institutionnalisé en 1970 comme service de ces Eglises pour le développement. A ce titre, il est chargé de récolter des fonds pour le compte de l'Entraide protestante suisse (EPER) et des Missions protestantes, d'informer, d'éduquer au développement et d'évaluer des projets d'entraide. En 1969, PPP lança une campagne de soutien au quatrième crédit-cadre de la Confédération pour la coopération au développement, d'entente avec Action de Carême (catholique) et Swissaid. Pain pour le prochain (côté protestant) et Action de carême (côté catholique) font campagnes conjointes et donnent corps, dès

fait toutes ses campagnes de manière œcuménique, avec ses partenaires Action de Carême (catholique romaine) et Être partenaires (catholique chrétien). Quelques années avant sa retraite, il décide de quitter l'organisation pour un voyage en Amérique latine au sein d'une association chrétienne qui réalise un travail de prévention contre les désastres naturels : « J'avais encore envie de faire autre chose que Pain pour le Prochain. Sept ans, j'estimais que c'était un bon bail. Et de toute façon, il y a avait des frottements avec le Conseil de fondation, je l'ai trouvé beaucoup trop conservateur. J'ai envoyé une bafouille incendiaire pour les faire bouger un peu ; je les aimais bien personnellement, ce n'était pas une attaque, mais question politique. Mais de toute façon j'avais d'un coup envie de retourner en Amérique latine et faire quelque chose de plus utile... que des campagnes qui au bout d'un moment donné, la septième tu vois, tu trouves un peu répétitif. Et puis de toute de façon, les collègues qui m'ont succédé n'ont presque plus rien à dire sur les campagnes. C'est presque tous des professionnels de la branche publicitaire qui font ça. »

### *DE LA CHARITÉ À LA JUSTICE SOCIALE*

Ce récit de vie montre comment T. en vient progressivement à passer d'une foi personnelle à une remise en cause éthico-politique des rapports sociaux. Sa socialisation aux Jeunesses Cadettes forme un moment crucial dans ce processus. Mais son engagement n'est pas le produit de l'intériorisation mécanique d'un discours politique au sein des Jeunesses Cadettes. En effet, ces groupes, qui se veulent apolitique ou plutôt sans attache partisane, ne sont pas particulièrement investis par une gauche chrétienne.

« Il y a avait Claude Zweigacker (député PLR) qui a été ensuite pendant deux dizaines d'années environ Secrétaire au Département de l'Instruction publique pour l'école primaire. Il était chef cadet, instituteur et gradé dans l'armée, il avait le profil, tu vois. (rire) [Il y avait pas mal de responsables engagés politiquement ?] Oui, ben lui il l'a été... au Conseil général des Jeunes Cadets. Il pouvait être, comme fonctionnaire, dans un législatif local, mais il ne pouvait pas aller au Grand Conseil parce que ça le concernait professionnellement. [Et sous quelle étiquette ?] Oh, il était à droite. [Ah oui. Il n'y a pas forcément que des gens de gauche au cadet ?] Non, non non. Certains étaient très nettement PLR. »

Certes, le mouvement s'engage sur le plan missionnaire et social, mais ses actions ne sont pas dirigées par une pensée de gauche. Historiquement, il s'ancre davantage dans le mouvement du christianisme social de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et dans la philosophie du scoutisme de Baden Powell. Les journaux des Jeunesses Cadettes de St-Blaise, un village situé à proximité de Neuchâtel, que j'ai retrouvé, par chance, ne contiennent aucun mot d'ordre, pensées ou sermon critique envers le capitalisme. Autrement dit, ses actions sociales relèvent de la charité, du souci des besoins du prochain, de la collaboration et de la prise d'autonomie à travers des activités dans la nature. Le récit de T. nous fait découvrir, en revanche, que les activités du groupe le conduisent à découvrir de nouvelles réalités insoupçonnées, à savoir les conditions matérielles

---

1969, à un tiersmondisme œcuménique. Ces trois oeuvres forment depuis 1970 une communauté de travail (à laquelle adhèrent Helvetas en 1971, Caritas Suisse en 1992 et l'EPER en 2003) qui, sous le nom d'Alliance Sud dès 2005, développe des activités de lobbying et de relations publiques. De 1978 à 1984, PPP présida la centrale d'importation de produits du Tiers-Monde OS3 (plus tard Claro AG) qui approvisionnait 800 Magasins du Monde. (Dictionnaire historique de la Suisse ; Deshusses & Giancane 2013)

d'existences des ouvriers de quartiers populaires de la ville, puis il progresse d'une conscience de la misère à une conscience des inégalités sociales. La participation aux Jeunesses Cadettes, teintées de christianisme social caractérisé par le refus d'une lecture politique du monde social suscite une indignation propice à la remise en cause des lectures individualistes et apolitiques. Les travaux de l'engagement des femmes dans des organisations conservatrices ont pu montrer comment ces groupes fournissent aux concernées un lieu de prise de conscience de leur appartenance au groupe social des femmes susceptible d'engager une remise en cause de la partition sexuée (Bereni et Revillard 2012). Bien qu'il soit difficile, à l'aide d'entretiens, d'en décrire les mécanismes avec précision, le parcours de T. dans ces organisations chrétiennes a, du moins, contribué à générer une réflexivité sur les questions de justice sociale. Cette disposition réflexive le conduit avant, pendant et après ses études universitaires, à percevoir des situations sous un angle qui renforcera et nourrira sa lecture politique du monde. Son désir de « découvrir » le monde l'amène par exemple à se rendre à Berlin où il découvre avec enthousiasmes les écrits de théologiens et des étudiants pourvoyeurs d'une lecture politique du monde ; sa confrontation avec stupeurs aux refus d'une lecture théologique du politique renforce encore sa prise de conscience des rapports politique du monde social. Le contexte d'effusion intellectuelle de la théologie politique depuis les années 1950 et la rencontre avec des étudiants internationaux porteurs d'un discours politique et transportant en Europe la saillance des luttes d'indépendance forment chez T., dans une sorte de montée en généralité, « un ciment essentiel de construction identitaire et de diffusion de nouveaux modèles de comportement par-delà les classes sociales et les frontières » (Sommier In Muxel 2011 :257).

Ce glissement de la charité à la justice sociale va progressivement conduire T à trouver dans le mouvement œcuménique des conditions de réalisation pratiques inédites. Contrairement à l'Église catholique, la structure organisationnelle des Églises protestante lui procure un espace de négociation et d'expression politique sans risquer l'excommunication. Comme le souligne Jacques Lagroye, la « remise en question de certaines pratiques, de la définition des rôles et des rapports de pouvoir [...] ne doit pas être confondue avec un rejet de l'institution » (Lagroye 2006 : 149). Son engagement au sein du Conseil Œcuménique des Églises est motivé par une volonté de transformer non seulement l'Église, mais également la société et son propre mode de vie (Gildea 211) : en témoignent son engagement de pasteur-ouvrier, sa volonté de faire le service militaire en se privant du privilège d'aumônier militaire, son mode de vie en général (il évite, par exemple, de se déplacer en voiture et n'en possède pas). Dans son analyse de l'œcuménisme dans les années 1960, Etienne Fouilloux offre une bonne description des logiques à l'œuvre dans le parcours de T. : « Ce durcissement, [militant] doublé d'un glissement du religieux au sociopolitique, appartient à l'air du temps. Pour la frange la plus engagée des militants chrétiens, le critère majeur de l'unité n'est plus la foi, mais l'action : l'orthopraxie prend le pas sur l'orthodoxie, selon le jargon d'époque. Les véritables clivages ne sont donc pas ceux qui séparent les confessions, mais ceux qui traversent chacune d'elles sur les défis existentiels. » (Fouilloux 1993 : 86)

Mais le parcours de T. montre que ce glissement vers des positions sociopolitique n'est pas réductible à une politisation à gauche qui trouverait son compte dans les partis gouvernementaux ou les groupes socialistes-chrétiens. La description que fait F. Python des

« chrétiens progressistes » résume bien les manières de penser et d’agir spécifiques telles qu’on les observe chez T. : « contestation de l’armée qui ne reconnaît toujours pas l’objection de conscience, remise en cause d’un ordre scolaire désuet, engagement en faveur du tiers-monde et dénonciation du néocolonialisme oblique de la Suisse. *Cette poussée militante est plus ou moins étayée par une nouvelle lecture du rôle de la religion dans la cité, qui cherche à dépasser aussi bien la fonction de défense et de légitimation des pouvoirs établis que la critique marxiste de la religion comme opium du peuple.* L’attrait pour une théologie de la libération qui se développe en Amérique latine s’exerce notamment sur une frange de ces militants.<sup>10</sup> » (Python 2012) Ce que suggère F. Python, c’est que ces militants progressistes sont sceptiques envers les idéologies en « -isme », et profondément méfiant envers toutes tentatives d’institutionnalisation du pouvoir. Ces militants, très ouverts à l’œcuménisme, bénéficient d’une socialisation au sein de groupe de jeunes chrétiens où la dimension historique et internationale occupe une place importante et le conduit ainsi à dépasser les clivages idéologiques des deux blocs ; notamment parce le mouvement œcuménique lui-même est contraint d’opter pour des prises de positions subversives envers les formes de domination, mais se doit d’être impartiale envers les systèmes politiques du capitalisme et du socialisme s’il tient à maintenir les Églises dans son giron (Besier, Boyens & Lindemann 1999).

C’est ainsi que T. privilégie un engagement au sein de groupes qui refusent le jeu de la politique mais énoncent des revendications politiques contre des formes d’injustices sociales structurelles (e.g. ATTAC, Pain pour le Prochain, Amnesty International, Magasin du Monde, etc.). Il est sceptique vis-à-vis d’un engagement de type partisan, et son expérience politique se limite à une parenthèse dans son parcours de vie, quand bien même sa fonction au sein de l’Église protestante l’autorisait formellement à s’engager dans une carrière politique. De même, s’il déclare être « plutôt d’accord » avec le discours des socialistes chrétiens, il refuse tout engagement dans ce mouvement qui, durablement marquée par son dirigeant, Arthur Maret, formule un discours, certes critique envers le capitalisme, mais en tout point similaire à la gauche traditionnelle et d’inspiration marxiste.

---

<sup>10</sup> C’est moi qui souligne.